Les grands bronzes de François Ier

En écho du Festival de l'Histoire de l'art 2018 et de la Grèce, pays invité, rappelons le long voyage des dieux grecs en bronze vers le château de Fontainebleau

Galerie des Cerfs.

La fascination de François Ier pour l'Italie, et à travers elle, pour le monde antique, ancrée dans les succès de ses prédécesseurs, Charles VIII et Louis XII, s'affermit lors de son retour de l'exil qui avait suivi la défaite de Pavie (1525). Politiquement et moralement affaibli, le roi se fortifia alors dans son désir de faire de Fontainebleau la manifestation de son pouvoir et la vitrine de ses collections.

C'est alors que Fontainebleau devint *« quasi una nueva Roma »* (Vasari). Décorer son palais de fresques du Rosso et de Primatice, faire venir Léonard de Vinci et ses plus célèbres peintures, entrer en pressante correspondance avec Michel-Ange et, grâce au riche marchand Strozzi, en obtenir une œuvre de jeunesse, un Hercule aujourd'hui disparu, tout ceci ne suffit pas. Insatiable, le roi voulut acquérir les belles statues de marbre et de bronze qu'il avait vues à Rome. Il rêvait, depuis 1515, d'obtenir le Laocoon. Il voulait des dieux grecs à Fontainebleau.

Commence alors *« une des plus fascinantes quêtes de l'histoire de l'art »* (Th Clouet) conduite par Primatice entre 1540 et 1547. Celui-ci partit pour Rome avec mission *« d'acheter et pourtraire des anticailles »*. Mais impossible d'acheter les originaux en marbre, souvent eux-mêmes copies d'antiques de Praxitèle ou Léocharès. Primatice suggéra alors de tenter de rapporter au moins des moules en plâtre appelés « creux » des plus célèbres antiques de Rome si jalousement gardés au Belvédère, l'ancien palais du cardinal Giuliano delle Rovere (le Pape Jules II), désormais rattaché au Vatican. Et à partir de ces moules, de fondre à Fontainebleau des statues en bronze aussi belles que les antiques.

Les comptes des bâtiments du Roi de 1541 à 1547 attestent de nombreux paiements, d'abord

ceux pour les voyages pour subvenir aux frais et dépenses qu'il convient de faire pour recouvrer et faire rhabiller plusieurs moules de statues… et le tout faire porter en France.

Plusieurs voyages s'échelonnèrent entre 1540 et 1547 et dès 1542, quittant le port de Rome, Civittavecchia, pour une traversée le long des côtes du Portugal et de France, puis remontant la Seine en amont de Paris, les 58 caisses transportant *« les médailles, tableaux, arcs et autres anticailles exquises »* et surtout les moules des premières acquisitions furent débarquées au port de Valvins à proximité de Fontainebleau. Une fonderie avait été installée dans l'enceinte même du château, permettant au roi et à la Cour de suivre l'avancement des fontes. Elle se situait sans doute dans l'aile occidentale de la cour du Cheval Blanc, aujourd'hui détruite, approvisionnée en cuivre et étain ainsi qu'en grande quantité de terre et d'argile pour consolider les moules.

Venus

Venus, copie romaine de la célèbre Aphrodite de Praxitèle, provenant de Cnide en Asie Mineure, elle fut achetée par le Pape Jules II. Après la célèbre Léda de Timithéos, c'est la seconde représentation d'un nu féminin, ici sans son voile et chastement penchée en avant.

Apollon, copie romaine en marbre attribuée à Leocharès, deuxième moitié du IVème siècle avant JC. *« Ce que la nature, l'art et l'esprit conjugués surent produire de plus excellent, on le voit incarné sous nos yeux dans l'Apollon du Belvédère ».* ainsi s'exprimait l'allemand Winckelmann en 1755, célébrant l'œuvre dans toute l'Europe. En plein élan, le dieu avance, purificateur, vengeur et lumineux.

Grand motif de fierté pour le château, Apollon est actuellement prêté au Musée d'Abu Dhabi.

Le minutieux travail de fonte put alors commencer, culminant lorsque, après l'évacuation de l'épreuve en « cire perdue », le métal en fusion à 1100° coula dans le moule en terre autour du noyau en matière réfractaire présentant les formes générales de la sculpture. S'ensuivit, sur chaque statue, une longue étape de reparure, polissage, ciselure puis de patine. C'est Vignole qui en fut responsable, aidé par des fondeurs et sculpteurs français, Primatice étant occupé sur le chantier des fresques de la chambre de la Duchesse d'Etampes. En 5 ans, 10 statues furent fondues : Venus, Apollon, Hercule, Ariane endormie, appelée aussi Cléopâtre, le Laocoon, le Tibre, deux sphinx, deux satyres. La plupart furent placées d'abord dans la Galerie, puis, à l'instigation de la reine Catherine de Médicis et de son goût pour les décors italiens, elles furent durablement installées dans le Jardin de la Reine, alternant avec des vases de myrtes et de lauriers ce dont témoignent les gravures d'Israël Sylvestre datant du règne de Louis XIV.

Mais lorsque survint la Révolution, la commission des Arts envoya à Fontainebleau le savant Berthollet, *« avec mission de distinguer parmi les ouvrages de bronze du Palais ceux que l'on sacrifie-*

Apollon

Ariane endormie

rait au zèle révolutionnaire » c'est-à-dire de les réduire en canons. Il choisit de préserver de la destruction les cinq plus vénérables antiques.

En 1967, le Louvre rendit à Fontainebleau les 5 grandes sculptures en bronze. Elles éclairent de leur beauté la Galerie des Cerfs, en compagnie de la Diane chasseresse de Barthélemy Prieur, la reine de Fontainebleau, fondue, elle, en 1605, à partir du marbre donné par le Pape Paul IV à Henri II et judicieusement mis à l'abri au Louvre par décision d'Henri IV. Les deux satyres, fondus ces années-là, retrouvèrent leur place sur la grande cheminée de la salle de bal. Grâce à un moulage moderne en résine, la statue du Tibre retrouva sa place au centre du bassin carré de Le Nôtre.

Hercule

Le Laocoon

Par-delà les siècles et les goûts artistiques, au gré des règnes et des modes, les dieux en bronze de Fontainebleau continuent d'être admirés par les générations de visiteurs, témoignant sans fin de leur lien avec le monde antique et de leur beauté.

Hélène Verlet

Ariane endormie, appelée aussi Cléopâtre en raison du bracelet figurant un serpent aspic porté au bras gauche, incarne l'art hellénistique de l'Ecole de Pergame dans le pathétique du visage et le « ruissèlement » savant du drapé. La position du bras gauche replié sous la tête fut largement admirée et donna naissance à de nombreuses œuvres illustrant l'extase ou la mort.

Hercule aux nombreux exploits est ici représenté vêtu de la dépouille du lion de Némée. Il serre dans ses bras son fils Télèphe, d'abord abandonné et nourri par une biche puis retrouvé par son père. Puissant, serein, le dieu rappelle aux Romains l'origine mythique de Rome se dégageant de la barbarie.

Le Laocoon raconte le martyre du prêtre de Troie qui avait deviné la ruse des grecs faisant entrer le cheval dans la ville. Il fut étouffé, ainsi que ses deux fils par les monstrueux serpents envoyés par Poseïdon, allié des grecs. Michel Ange, présent lors de la découverte en 1506 aurait aussitôt reconnu cette œuvre célèbre depuis l'antiquité par les écrits de Pline. De nombreux amateurs se pressaient pour acquérir le groupe mais c'est le Pape Jules II qui emporta les enchères.

Ces 5 statues qui avaient failli périr furent alors envoyées au Musée central des Arts de Paris (le futur musée du Louvre), puis exposées dans le Jardin des Tuileries Mais la grande roue de l'histoire va réaliser les vœux ardents de François Ier : en 1797, Bonaparte, par ses victoires en Italie imposa au Pape Pie VI le traité de Tolentino qui autorisait la confiscation des trésors artistiques nationaux. L'Apollon du Belvédère et le Laocoon furent « exilés » à Paris. Ainsi, « l'original » en marbre et la « copie » en bronze cohabitèrent quelques années en France jusqu'à la restitution des marbres au Vatican lors de la chute de l'Empire en 1815.